

LA PRESSE



LA BELLE ET LA BÊTE
CONTE CLASSIQUE
ET MODERNE
PAGE 12



KILL THE MESSENGER
JOURNALISTE
D'ENQUÊTE
PAGE 9

CINÉMA



BLOGUE
Discutez de cinéma
avec notre blogueur
Marc-André Lussier à
lapresse.ca/lussier

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
RASSEMBLER
DANS LA DIVERSITÉ
PAGES 2 ET 3



Tokyo Tribe



JENNIFER GARNER

APPELEZ-LA MAMAN

Au civil, elle est M^{me} Affleck et a trois enfants. À l'écran, dès le 10 octobre, Jennifer Garner se fait mère surprotectrice dans *Men, Women & Children* de Jason Reitman et mère qui se débat sur tous les fronts dans *Alexander and the Terrible, Horrible, No Good, Very Bad Day* de Miguel Arteta. Deux visions très différentes de la famille et de la maternité.

UN REPORTAGE DE SONIA SARFATI
EN PAGES 6 ET 7

PHOTO DARREN CALABRESE, LA PRESSE CANADIENNE

ERNEST
HABILLE
TON
AUTOMNE



GUIRS ET SUÈDES
À PARTIR DE 249,98\$

ERNEST^{CA}
DU JEANS... AU COMPLET



CINÉMA

CINÉMA MAISON

TOUS LES FILMS CRITIQUÉS SORTENT EN DVD MARDI.


SCIENCE-FICTION
EDGE OF TOMORROW
 (Y.F.: UN JOUR SANS
 LENDEMAIN)

★★★★ ½

De Doug Liman. Avec Tom Cruise, Emily Blunt, Bill Paxton, Brendan Gleeson.

C'est *Groundhog Day* qui rencontre *Independence Day*, c'est aussi *RoboCop* qui joue dans les platebandes de *Source Code*. Le tout, sur un fond de *Saving Private Ryan*. C'est *Edge of Tomorrow*, où le personnage incarné par Tom Cruise se retrouve prisonnier d'une boucle temporelle. Il y avait là un risque, celui de l'ennui que génère la répétition – laquelle forme l'essentiel de la première heure du long métrage. Mais les acteurs insufflent assez d'humour dans la situation répétitive pour qu'elle ne nous lasse pas. Bref, ça passe. Fort bien. Jusqu'au moment de la finale.

— Sonia Sarfati


DRAME
EXIL

★★★★

De Charles-Olivier Michaud. Avec Francis Cléophat, Julie Le Breton, Maxime Dumontier.

Le cinéaste Charles-Olivier Michaud a de la suite dans les idées. Dans sa façon de filmer (avec la complicité de Jean-François Lord à la direction photo), dans ses thèmes, dans sa sensibilité pour les campagnes glauques et les troubles urbains. Autrement dit, Michaud développe sa signature et elle est belle. On lui souhaite maintenant de creuser davantage les scénarios de ses films. *Exil*, qui suit le parcours d'un jeune Haïtien dont le père journaliste est enlevé et qui décide alors de quitter le pays pour se rendre aux États-Unis, puis à Montréal, à la recherche de sa mère, illustre parfaitement nos impressions.

— André Duchesne


DRAME SPORTIF
MILLION DOLLAR ARM
 (Y.F.: UN LANCER À UN MILLION
 DE DOLLARS)

★★★★

De Craig Gillespie. Avec Jon Hamm, Madhur Mittal, Suraj Sharma, Lake Bell.

Million Dollar Arm n'est pas tout à fait un film de baseball comme les autres. Au-delà de son issue ultraprévisible (deux jeunes joueurs sortis de nulle part finissent par être repêchés par une équipe professionnelle), cette histoire vraie possède une touche d'exotisme que ses prédécesseurs n'avaient pas. J.B. Bernstein est un agent d'athlètes professionnels en quête de clients importants. Il cherche désespérément le pur-sang qui le sauvera de la faillite, mais la plupart de ses démarches finissent en eau de boudin. Dans sa tentative ultime pour dénicher la perle rare, il décide d'aller prospecter en Inde, pays du cricket, pour trouver le prochain espoir du baseball majeur.

— Jean-Christophe Laurence


COMÉDIE WESTERN
**A MILLION WAYS TO DIE
 IN THE WEST**
 (Y.F.: MILLE ET UNE FAÇONS
 DE MOURIR DANS L'OUEST)

★★

De Seth MacFarlane. Avec Seth MacFarlane, Charlize Theron, Amanda Seyfried.

On attendait de Seth MacFarlane, l'auteur le mieux payé de l'histoire de la télévision américaine, qu'il présente une comédie qui aurait au moins le mérite d'être drôle. Mais on se retrouve plutôt, pendant près de deux heures, dans une spirale de pets sonores, de gags de sexe anal et scatologiques qui sont loin d'être à la hauteur. Avec, en prime, un stand de tir qui a pour nom *runaway slave*, l'humour douteux de *A Million Ways to Die in the West* nous déçoit et tombe presque toujours à plat. Une comédie western grotesque et aussi longue qu'une traversée du désert à pied et sans chapeau!

— Stéphanie Vallet

AUTRES SORTIES

SPARTACUS – THE COMPLETE SERIES

Créée par Steven S. DeKnight. Une série qui a eu ses fans et ses détracteurs, mais dont la seule production a rencontré un douloureux écueil: après la première saison, Andy Whitfield, qui campait le rôle-titre, a appris qu'il était atteint du cancer. Il n'a pas survécu à la maladie. Liam McIntyre a pris le relais pour deux saisons. Un incontournable pour les amateurs de *Swords and Sandals*. (S.S.)

TRACKS

Drame biographique de John Curran, avec Mia Wasikowska dans la peau de la journaliste et auteure Robyn Davidson qui, en 1977, a traversé à pied les déserts de l'Ouest australien. La beauté des lieux comme des gens, cette beauté riche de ses imperfections, est partout dans ce film.★★★★ ½ (S.S.)

LE BLOGUE

DE MARC-ANDRÉ LUSSIER



La liste complète des candidats à la course en vue d'obtenir une nomination aux Oscars dans la catégorie du meilleur film en langue étrangère sera bientôt dévoilée. La plupart des pays ont déjà fait connaître leur choix national. Quels sont les favoris? Aux yeux d'observateurs américains, le film de Xavier Dolan *Mommy* figure au haut de la liste. À lire à lapresse.ca/lussier

FNC NICOLAS GIRARD DELTRUC

RASSEMBLER

Le 43^e Festival du nouveau cinéma (FNC) s'amorce le 8 octobre avec *The Good Lie* de Philippe Falardeau. Après cette soirée d'ouverture, les cinéphiles s'en donneront à cœur joie avec un menu de 400 films et événements. Et la programmation se démarque plus que jamais par sa diversité et son débordement dans plusieurs autres disciplines. En font foi notre entrevue avec le directeur général Nicolas Girard Deltruc et nos suggestions.

ANDRÉ DUCHESNE

Le lundi 13 octobre, le Festival du nouveau cinéma (FNC) présentera *Résistance naturelle*, un documentaire de Jonathan Nossiter consacré à Stefano Bellotti, vigneron du Piémont qui ne fait rien comme les autres. Or, tout de suite après le film, les cinéphiles pourront participer à une dégustation de vins biologiques.

Une dégustation de vins en plein cœur d'un festival de cinéma? Oui, et bien plus encore. Le FNC, qui célèbre sa 43^e présentation cette année, cherche constamment à déborder sur d'autres domaines. Tout ça avec l'objectif de rassembler.

Les festivaliers doivent en partie cette façon de faire à Nicolas Girard Deltruc, directeur général du FNC depuis la fin de 2006. Après deux heures de conversation avec ce jeune directeur (38 ans), force est de constater que Deltruc a un amour du cinéma contagieux, auquel se greffe une vision des choses imperméable au conservatisme.

Des projets? Amenez-en! M. Girard Deltruc est ouvert aux suggestions, à l'exploration, à la découverte. Il croit dur comme fer que le cinéma va survivre, tout en refusant de se replier sur une définition unique et passiste du septième art.

L'exemple de la dégustation de vins n'est pas le plus extrême. Loin de là. Le FNC de 2014 propose d'orienter

l'expérience cinéma vers des horizons encore plus avant-gardistes et qui, on peut le supposer, ne feront pas l'unanimité.

Prenons l'exemple du film *Panzer Chocolate* présenté dans le cadre du volet FNC Pro. «En projetant ce film, nous n'allons pas demander aux gens d'éteindre leur téléphone cellulaire, mais de l'allumer! Les spectateurs vont avoir accès progressivement à du contenu au fur et à mesure que le film va se dérouler et vont même pouvoir en changer la fin, lance M. Girard Deltruc. On veut montrer ce film en tant que curiosité. Il sera par la suite accompagné d'une étude de cas avec les créateurs qui expliqueront ce qu'ils ont voulu faire, évalueront les ratés et les défis à venir.»

Shinya Tsukamoto

Diplômé de l'Université Laval en production cinématographique, Nicolas Girard Deltruc a travaillé en Europe et en Afrique avant d'aboutir au FNC. Il a entre autres fait ses classes à la société de production et distribution MK2, travaillant avec Michael Haneke, Claude Chabrol ou Abbas Kiarostami. Cela lui a permis de développer son expérience de direction.

«Je n'ai pas de formation administrative, mais je me débrouille plutôt bien, dit-il en riant. Mais ce qui me nourrit reste le côté artistique des choses. C'est un équilibre

nécessaire, surtout dans le contexte actuel où le financement est difficile. Si on n'a pas quelque chose qui nous fait vibrer, on baisse les bras.»

C'est pour nourrir sa fibre artistique que le directeur général, en dépit d'un horaire chargé au cours des prochains jours, s'est gardé quelques espaces bien à lui durant le FNC. Et s'il avait une recommandation à nous faire, laquelle serait-ce?

«La Louve d'honneur remise à Shinya Tsukamoto me fait très plaisir, répond-il. Tsukamoto est le chef de file du mouvement cyberpunk japonais. C'est l'idole de Cronenberg. Le point commun entre ces deux cinéastes est de titiller l'instinct de survie de l'âme. Tsukamoto le fait moins dans la démonstration et plus dans l'action. Ainsi, son film *Fires on the Plain*, présenté dans la section Temps 0, est un long métrage antiguerrre qui se passe dans la jungle, où des soldats doivent bouffer du taro pour survivre. Ce film hyper violent touche l'inconscient de l'être humain dans son instinct de survie.»

Et pour ceux que le taro rebute, il y a toujours la dégustation de vins. «L'art de recevoir est une qualité nécessaire à un festival, philosophe M. Girard Deltruc. Pour créer un événement festif durant 10 jours, il faut être un bon vivant.»

Le Festival du nouveau cinéma, du 8 au 19 octobre; info: www.nouveaucinema.ca

NOS SUGGESTIONS

ANDRÉ DUCHESNE

Nouveautés québécoises, hommages, films arrivant de festivals prestigieux, événements spéciaux; le 43^e Festival du nouveau cinéma (FNC) sera, comme de coutume, un grand buffet pour «cinéphages». À quelques jours de la soirée d'ouverture marquée par la projection de *The Good Lie* de Philippe Falardeau, au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, nous proposons ici un premier choix d'événements à vivre.

Hommage à Peter Wintonick

Il y a près d'un an, Peter Wintonick, cinéaste considéré comme un des plus grands ambassadeurs du documentaire, mourait à Montréal. Dans le milieu, son nom fait école. Le FNC lui remettra une Louve d'honneur à titre posthume, en plus de lui consacrer cinq programmes. Tous sont présentés à l'Annexe du pavillon Judith-Jasmin de l'UQAM (ancien cinéma ONF).

- > *The New Cinema* – 9 octobre, 15h
- > *Seeing is Believing* – 9 octobre, 17h30
- > *Pilgrimage* – 10 octobre, 13h
- > *Cinéma Vérité: Defining the Moment* – 12 octobre, 13h
- > *Manufacturing Consent: Noam Chomsky and the Media* – 12 octobre, 19h30



PHOTO FOURNIE PAR FNC

Pilgrimage

Tokyo Tribe

Temps 0, section audacieuse et «décoiffante» du FNC, célèbre ses 10 ans d'existence avec 17 films dont 6 provenant d'Asie. C'est d'ailleurs un film japonais, *Tokyo Tribe* de Sion Sono, qui ouvre le bal. Dans un Tokyo du futur, un infâme caïd, un peu ogre sur les bords, s'attaque aux gangs criminels.

Guerres, luttes fratricides et délires criminels pimentent cette œuvre étourdissante et... musicale, car elle est filmée en rap.

- > Le 9 octobre, 19h, à l'Université Concordia (salle H-110)
- > Le 10 octobre, 16h30, au Quartier latin

FLASH-BACK 1998

LA VITA È BELLA

Il fallait la sensibilité d'un artiste aussi remarquable que Roberto Benigni pour mener à bien le pari insensé de *La vie est belle*. Interprétant lui-même ce personnage de fou magnifique qui, pour adoucir les craintes de son jeune fils de 5 ans, transforme en jeu les événements tragiques dans lesquels tous deux sont plongés pendant la guerre (ils sont juifs et enfermés dans un camp), le cinéaste

propose une fable humaniste parfaitement bouleversante. Outre le Grand Prix spécial du jury au Festival de Cannes, ce film aussi drôle que troublant a valu à Benigni l'Oscar du meilleur acteur, tout autant que celui attribué au meilleur film en langue étrangère. Notez que Télé-Québec propose cette œuvre irrésistible dans sa version doublée en français.

— Marc-André Lussier

Ce soir, 22h30, à Télé-Québec



PHOTO GOOGLE IMAGES

DANS LA DIVERSITÉ



PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

Nicolas Girard Deltruc, directeur général du FNC, croit que le cinéma a encore bien des frontières à explorer. Le festival présentera notamment un film où il sera recommandé de... sortir son téléphone!

Gurov et Anna

Rafaël Ouellet s'impose de plus en plus dans le paysage du cinéma québécois. Après *Camion*, il nous revient avec *Gurov et Anna*, œuvre dans laquelle une relation amoureuse singulière s'installe entre un professeur de littérature à l'université (Andreas Apergis) et une de ses étudiantes (Sophie Desmarais).

Avec ce film, M. Ouellet vit deux premières : l'adaptation d'un scénario qui n'est pas le sien (Celeste Parr) et un tournage en anglais.

- > Le 10 octobre, 19 h, au Quartier latin
- > Le 14 octobre, 14 h 50, au Quartier latin

L'amour au temps de la guerre civile

Inscrit en compétition internationale, *L'amour au temps de la guerre civile* est la première fiction de Rodrigue Jean depuis *Lost Song*, présenté au FNC en 2008. Cette fois, le cinéaste nous entraîne dans le quartier Centre-Sud de Montréal à la rencontre de jeunes hommes et femmes

écorchés. Le long métrage met en vedette Alexandre Landry, dont le jeu avait fait l'unanimité dans le film *Gabrielle* de Louise Archambault.

- > Le 12 octobre, 19 h, au Quartier latin
- > Le 16 octobre, 16 h 20, à l'Annexe du pavillon Judith-Jasmin

Don't Think I've Forgotten: Cambodia's Lost Rock & Roll

On nous a promis qu'on aurait envie de danser toute la nuit en sortant de ce documentaire de John Pirozzi inscrit dans la section Panorama. L'œuvre nous ramène dans les années 60 et 70 au Cambodge, où émerge un nouveau courant musical avec la création de chansons

originales inspirées des succès rock d'Amérique et d'Europe. Mais ce temps d'insouciance et de fête est stoppé net par l'arrivée des Khmers rouges...

- > Le samedi 11, 19 h, au Cinéma du Parc
- > Le mardi 14, 15 h 30, au Cinéma du Parc

Deux films avec Michel Houellebecq

L'écrivain français lauréat d'un prix Goncourt fait aussi dans le cinéma. En 2014, deux films le mettant en vedette sortent coup sur coup... et nous arrivent au FNC. Dans la comédie *L'enlèvement de Michel Houellebecq*, l'écrivain joue son propre rôle dans une mise en abyme absurde et savoureuse. Puis, dans *Near Death Experience*, il incarne Paul, personnage qui, dégoûté

de son travail, enfile un costume de cycliste et pédale sans fin jusqu'à disparaître.

- > *L'enlèvement de Michel Houellebecq*, le 14 octobre, 19 h 30, au Cinéma du Parc, ainsi que le 17 octobre, 17 h, à l'Annexe du pavillon Judith-Jasmin
- > *Near Death Experience*, le 17 octobre, 21 h 15, et le 19 octobre, 19 h 30, au Quartier latin

Hommage à Mohammad Shirvani

L'Iran est le pays phare de la programmation 2014 avec une cinquantaine de films présents dans toutes les sections. Un de ses porte-étendard est le cinéaste Mohammad Shirvani, à qui le FNC consacre une rétrospective en cinq programmes. Depuis son premier film, *Le cercle*, présenté à Cannes, Shirvani se distingue pour la qualité de ses courts métrages, documentaires et reportages.

- > *O21Teheran*, le 15 octobre, 21 h, au Cinéma du Parc
- > Programme de courts métrages, le 17 octobre, 21 h, à l'Université Concordia (salle J.A. DeSève)
- > *The Iranian Cookbook*, le 18 octobre, 21 h 15, au Cinéma du Parc
- > *Fat Shaker*, le 19 octobre, 13 h, à l'Université Concordia (salle J.A. DeSève)
- > *Seven Blind Women Filmmakers*, le 19 octobre, 19 h 30, au Cinéma du Parc

Cantouque à Godin

Vingt ans après sa mort, le 12 octobre 1994, le poète, homme de lettres et politicien Gérard Godin n'a pas été oublié. Le cinéaste Michel Depatie lui consacre un film où il revisite son œuvre la plus populaire et singulière, *Les cantouques*. Parallèlement à la présentation du film,

le public est attendu le dimanche 12 octobre à 18 h au Dôme du FNC (place des Festivals) pour un cocktail Cantouque en hommage à Godin.

- > Le 12 octobre, 17 h, au Quartier latin
- > Le 13 octobre, 16 h, au Quartier latin

EN QUELQUES CHIFFRES...

43^e
Édition

400
Films et événements

152
Longs métrages

40
Premières mondiales

13 \$
Prix d'un billet (tarif normal)

175 \$
Laissez-passer FNC
(séances, catalogue et affiche)

7
Salles de projection

3
Louves d'honneur attribuées :
(François Girard, Shinya Tsukamoto, Peter Wintonick)

10
Hommages et rétrospectives

LE BEST-SELLER INTERNATIONAL PORTÉ AU CINÉMA

« FÉROCEMENT AMUSANT! »

CRITIKAT.COM

★★★★★

« UNE ADAPTATION RÉUSSIE DU BEST-SELLER DE JONAS JONASSON AVEC TOUS LES MOMENTS DE FOLIE AUX BONS ENDROITS. »

MOVIEZINE

« UNE DÉCAPANTE COMÉDIE QUI SORT DES SENTIERS BATTUS. »

ÉRIC MOREAULT, LE SOLEIL

UN FILM DE FELIX HERNGREN

LE VIEUX QUI NE VOULAIT PAS FÊTER SON ANNIVERSAIRE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

metropole

metropolefilms.com

CINÉMA

Scènes de la vie conjugale...

GONE GIRL
(V.F.: LES APPARENANCES)
★★★★

Thriller de David Fincher. Avec Ben Affleck, Rosamund Pike, Tyler Perry, Neil Patrick Harris. 2h25.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

David Fincher a réussi son pari sur tous les fronts. *Gone Girl* est un thriller de toute première classe, qui fonctionne sur plusieurs niveaux. En portant à l'écran le roman à succès de Gillian Flynn, qui signe elle-même le scénario de cette adaptation cinématographique, le méticuleux cinéaste propose tout à la fois un suspense captivant, un drame conjugal implacable, ainsi qu'une satire féroce des médias. Les émissions judiciaires à la *Nancy Grace*, où l'on fait appel à des commentateurs trop heureux de sauter trop vite aux conclusions, en prennent notamment pour leur rume.

De la même manière que Nick Dunne (Ben Affleck), le protagoniste du film, le spectateur sera amené à remonter le fil des événements ayant mené au drame de ce fameux matin du 5 juillet. Ce jour-là, alors que son couple célèbre son cinquième anniversaire de mariage, Nick découvre sa maison saccagée en revenant du boulot. Des meubles sont brisés, quelques traces de sang peuvent être vues. Surtout, son épouse Amy (Rosamund Pike) reste introuvable.

Des policiers rappellent alors pour faire enquête. Les fils s'attachent mal. Les médias s'emparent de l'affaire.

Ben Affleck et Rosamund Pike se révèlent tous deux convaincants dans *Gone Girl*, de David Fincher.

PHOTO FOURNIE PAR FOX

La gueule de star de cinéma de Nick est trop suspecte. Il y a sans doute anguille sous roche.

À l'aide de retours en arrière, on retracera l'histoire de ce couple idyllique new-yorkais qui, après quelques malchances, est venu s'installer dans une bourgade du Missouri. Amy, aussi l'héroïne d'une série populaire de contes pour enfants écrits par ses parents, assure la narration.

Truffée de revirements

de situations, l'intrigue se transforme alors au gré des révélations. Et se concentre sur une dynamique de couple qui a évolué de façon pour le moins étrange au fil des ans. C'est un peu comme si Hitchcock avait croisé le fer avec Bergman.

La vraie star: Fincher

Rosamund Pike (*An Education*, *Jack Reacher*) module avec grâce toutes les nuances d'un personnage à coup sûr

surprenant. De son côté, Ben Affleck se glisse dans la peau du suspect transi en prêtant à ce dernier son charme naturel. Autour d'eux, chaque personnage se révèle convaincant. Retenons notamment la participation de Tyler Perry dans le rôle de l'avocat, de même que celle de Neil Patrick Harris dans le rôle d'un ancien amant.

La vraie star du film est toutefois David Fincher. La réalisation de celui qui nous a

notamment offert *Seven* et *The Social Network* est impeccable.

Preuve de réussite: son film est construit de telle sorte que non seulement il captive du début à la fin (sur une durée de près de 2h30), mais, aussi, il laisse le spectateur réfléchir à la suite des choses.

Gone Girl est avant tout une histoire de manipulation, mais il n'est pas dit que tout reste noir ou blanc entre les personnages. Pas plus qu'entre eux et le spectateur.

L'appartement parisien

MY OLD LADY
★★★

Drame d'Israel Horovitz. Avec Kevin Kline, Kristin Scott Thomas et Maggie Smith. 1h47.

CATHERINE SCHLAGER

Créée à Broadway en 2002, la pièce *My Old Lady* du dramaturge Israel Horovitz a connu un grand succès. Il était donc tout à fait naturel de vouloir la transposer au cinéma. Comme le récit se déroule à Paris, ville photogénique par excellence, Israel Horovitz était convaincu de la possibilité d'en réaliser une version à valeur «ajoutée». D'autant plus que le réalisateur de 75 ans, qui fait ici ses débuts derrière la caméra, connaît bien la Ville Lumière qu'il fréquente depuis 50 ans.

Si le film raconte toujours l'histoire de Mathias Gold (Kevin Kline), un New-Yorkais sans le sou qui débarque à Paris afin de prendre possession de l'appartement laissé en héritage par son défunt père, les personnages de la mère et de la fille qui y résident (en vertu d'une entente viagère) ont été revus. En effet, Mathilde Girard (Maggie Smith) n'est plus une Française comme dans la pièce, mais une Anglaise exilée en France. Et le personnage



PHOTO FOURNIE PAR D FILMS

Maggie Smith incarne une Anglaise exilée à Paris.

de Chloé (Kristin Scott Thomas), la fille de Mathilde, a gagné en importance.

Kevin Kline, qui possède une excellente maîtrise de la langue de Molière (il a joué en français dans *Joueuse* et *French Kiss*), s'amuse à massacrer la langue française et à jouer les trouble-fête avec un plaisir évident. Et incarne avec autant de justesse cet homme désabusé avide de connaître son passé nébuleux.

À ses côtés, Maggie Smith (*Downton Abbey*) et Kristin Scott Thomas (*The English Patient*) se révèlent tout aussi excellentes malgré les incongruités de leur langage. Kristin Scott Thomas, qui joue dans les deux langues,

parle un excellent français, ce qui n'est pas le cas de Maggie Smith. Une comédienne française aurait-elle constitué un meilleur choix? Sans doute. Notons toutefois la participation des Français Dominique Pinon (savoureux dans le rôle d'un agent d'immeubles), Noémie Lvovsky et Stéphane Freiss.

Si *My Old Lady* n'évite pas les clichés de carte postale comme les balades en amoureux au bord de la Seine, les emblématiques rues pittoresques et le charme des vieilles brocantes, cela donne toutefois à voir de très belles images magnifiées par une jolie musique. Et chapeau à Israel Horovitz pour avoir su éviter le côté trop théâtral.

Restez assis jusqu'à la fin du générique. Étrangement, une scène-clé s'y retrouve, camouflée parmi les crédits.



PHOTO FOURNIE PAR MÉTROPOLE

Robert Gustafsson incarne avec humour un vieil homme avec le cœur d'un jeune.

Un Forrest Gump à la suédoise

LE VIEUX QUI NE VOULAIT PAS FÊTER SON ANNIVERSAIRE
★★★

Comédie de Felix Herngren. Avec Robert Gustafsson, Ivar Wiklander, David Wiberg. 1h45.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Forrest Gump rencontre *Les détestables*. Voilà un peu l'impression que laisse cette comédie suédoise iconoclaste, adaptation du roman à succès de Jonas Jonasson.

Robert Gustafsson prête ses traits à Alan Karlsson, un vieillard qui, le jour de

son 100^e anniversaire de naissance, décide de sauter de la fenêtre de sa maison de retraite et de prendre la clé des champs.

Achetant un ticket d'autocar pour une destination quelconque, n'importe laquelle, l'homme se retrouve au milieu de nombreuses péripéties. Héritant d'une valise qui ne lui appartient pas, pleine de gros billets verts évidemment, l'homme aura tôt fait d'être pourchassé. Mais il se fera aussi en route de solides alliés.

Cette folle cavale servira en outre de prétexte pour revenir sur les grands moments de la vie d'un homme dont le destin a notamment croisé ceux de Franco et Reagan, de Staline et Gorbatchev. Avec, chaque fois, l'innocence de celui qui n'a aucune idée de l'histoire qui est en train de s'écrire.

Gustafsson, qui a la réputation d'être l'un des acteurs les plus drôles de Suède, joue d'ailleurs très précisément cette carte. Un peu comme si le vieil homme, complètement dans sa bulle, ne pouvait plus être atteint d'aucune façon par la réalité du monde ni par le chaos qu'il provoque autour de lui.

On rit devant l'absurdité des situations, parfois même de façon un peu grasse. Ce type d'humour, qui ne plaira pas à tous, se fait parfois sombre, mais il émane quand même de l'ensemble, étrangement, une bonne dose d'humanité.

Notez que ce film prend l'affiche en version originale avec sous-titres français.

« Le film est beau et subtil, comme une sonate d'automne. »
Odile Tremblay, *Le Devoir*

ISABELLE HÜPPERT
JEAN-PIERRE DARROUSSIN

La Ritournelle
UN FILM DE MARC FITOUSSI

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE
metropolefilms.com

UN FILM BRITANNIQUE FANTASTIQUE QUI PROMET D'ÊTRE LE PROCHAIN FULL MONTY
The Times

PRIDE
UNE RENCONTRE IMPROBABLE

GAGNANT AUX GOLDEN GLOBES®
BILL NIGHY
NOMMÉE AUX OSCARS®
IMELDA STAUNTON
NOMMÉE AUX GOLDEN GLOBES®
DOMINIC WEST

PRÉSENTATION SPÉCIALE
tiff. Toronto International Film Festival

QUINTEAINE
DES RÉALISATEURS
CANNES 2014

★★★★★
« UN FILM DANS LE MÊME ESPRIT QUE BILLY ELLIOT QUI PLAIRA À TOUS »
Now Magazine

PRÉSENTÉ AU CINÉMA

Remstar
QUARTIER LATIN
EX-CENTRIS
FORUM



Jennifer Garner incarne, dans *Men, Women & Children*, la mère surprotectrice d'une adolescente et, dans *Alexander and the Terrible, Horrible, No Good, Very Bad Day*, la mère de quatre enfants écartelée entre la famille et le travail.



PHOTOS FOURNIES PAR PARAMOUNT

JENNIFER GARNER

CONJUGUER LA MÈRE À LA VILLE ET À L'ÉCRAN

La vérité, dit-on, sort de la bouche des enfants. Jennifer Garner – qui dit aimer cette phase de sa carrière où elle joue les mères – a donc eu l'occasion de l'entendre plus d'une fois, dans la vie comme dans la fiction.



SONIA SARFATI
LOS ANGELES

« Je me souviens de ce garçon qui fréquente l'école de mes enfants et dont la mère est professeure. Il disait: "M^{me} Affleck, elle est comme ma maman: elle a plein d'autres enfants", relatait en riant l'actrice, et femme de Ben Affleck (avec qui elle a deux filles et un fils) lors d'une conférence de presse tenue à Los Angeles en vue de la sortie d'*Alexander and the Terrible, Horrible, No Good, Very Bad Day* de Miguel Arteta.

Une comédie inspirée de l'album illustré de Judith Viorst où elle joue Kelly Cooper, mère de quatre enfants écartelée entre la famille et le travail, chose qu'elle parvient à gérer habituellement... mais pas en cette journée épouvantablement terrible, horrible et affreuse. Coïncidence, ce film rappelant les productions signées dans le bon vieux temps par oncle Walt (*The Parent Trap* et autres *Freaky Friday*) sort le même jour que *Men, Women & Children* de Jason Reitman, comédie très noire, adaptation du roman (plus noir encore) de Chad Kultgen où l'actrice incarne la mère surprotectrice d'une adolescente: cette Patricia Belmeyer a diabolisé les échanges électroniques et surveille tous les déplacements et communications de sa fille, Brandy, sur l'internet et les réseaux sociaux.

Bref, deux mères de deux genres complètement différents dans deux productions totalement dissemblables. « Je l'aime et je la comprends », assure toutefois Jennifer Garner. Ainsi parlait-elle de Patricia, durant le TIFF, lors d'une conférence de presse où elle accompagnait Jason Reitman; et de Kelly, à Los Angeles. Comme quoi la maternité se conjugue de bien des façons, et « M^{me} Affleck » est capable d'édosser les différentes déclinaisons de cet état.

« J'adore être une maman... même si je ne sais toujours pas ce que signifie être une mère exemplaire. Je n'ai absolument pas déverrouillé (*cracked*) cette fonction. Mais ce qui est extraordinaire dans le fait d'être parent, c'est que vous pouvez toujours redémarrer à neuf. Aujourd'hui, on essaie ça. Et si ça ne marche pas, le lendemain, on se débarrasse de "ça" et on essaie autre chose », dit celle dont les enfants (les vrais, oui) ont 8, 5 et 2 ans.

Ados branchés

« Fondamentalement, la journée que l'on suit dans le film ressemble à une de mes journées avec eux », pouffe-t-elle. Elle parle, bien sûr, des mésaventures relatées dans *Alexander and the Terrible, Horrible, No Good, Very Bad Day*, qui se déroulent le jour du 12^e anniversaire d'Alexander.

Men, Women & Children, c'est un chapitre plus lointain pour elle: ses filles et son fils ont encore bien des bougies à souffler avant d'arriver à l'adolescence. Cet âge où les jeunes « se cherchent une communauté, une appartenance. Et aujourd'hui, peu importe leurs croyances ou leurs désirs, ils vont trouver sur l'internet un groupe pour les accueillir. Comme la jeune anorexique qui, dans le film, espère l'approbation et attend les conseils d'inconnus et non des gens qui sont autour d'elle et qui l'aiment », poursuit Jennifer Garner, que cet aspect du scénario a particulièrement troublée.

« En fait, je saisis complètement pourquoi Patricia agit comme elle le fait avec Brandy. Vous voulez éviter, par tous les moyens, que votre enfant soit blessé par X, Y ou Z. Vous essayez tous les jours de faire de votre mieux. Et tous les jours, en tant que parents, vous courez le risque de tout bousiller. Patricia veut bien faire, ses intentions sont bonnes. Elle désire protéger Brandy et c'est pour cela que, dans sa vision très noire ou blanche des choses du monde, elle a diabolisé les appareils électroniques et les médias sociaux », poursuit-elle.

Concrètement, Patricia traque Brandy sur l'internet, censure ses courriels et ses textos, épie ses interactions sur les médias sociaux. Autant de portes que Jennifer Garner franchit peu elle-même. Elle ne s'en cache pas: son intérêt pour les Twitter, Instagram et autres Facebook est égal à zéro. « Je ne suis pas sur les médias sociaux. Je ne vois pas ce que j'aurais à offrir – ou plutôt ce que je serais prête à offrir. Je n'irais certainement pas exhiber mes enfants ou parler de mon mariage là-dessus. Or, c'est ce qui intéresse les gens. En plus, le temps que ça demande! », laisse-t-elle tomber avant d'espérer que *Men, Women & Children* « suscite des conversations ». Des vraies. Face à face et non par claviers et écrans interposés.

Alexander and the Terrible, Horrible, No Good, Very Bad Day (Alexander et sa journée épouvantablement terrible, horrible et affreuse) et *Men, Women & Children* prennent l'affiche le 10 octobre.

Les frais de voyage ont été payés par Walt Disney Studios Pictures.

ALEXANDER AND THE TERRIBLE, HORRIBLE, NO GOOD, VERY BAD DAY / KERRIS DORSEY

Le rêve de Kerris, le cauchemar d'Emily

Kerris Dorsey a commencé à jouer (dans le sens d'actrice) à 5 ans. Elle a été la fille de Joaquin Phoenix dans *Walk the Line* et celle de Bratt Pitt dans *Moneyball*. Elle est celle de Liev Schreiber dans la série *Ray Donovan*. Et ces jours-ci, elle est celle de Jennifer Garner et Steve Carell dans *Alexander and the Terrible, Horrible, No Good, Very Bad Day* de Miguel Arteta. Alexander, c'est son frère. Mais sa journée à elle, Emily, est aussi « épouvantablement terrible, horrible et affreuse ».

SONIA SARFATI
LOS ANGELES

« Dès que j'ai entendu parler du projet, j'ai reconnu ce titre: c'était un de mes livres préférés quand j'étais petite », a indiqué la jeune fille aujourd'hui âgée de 16 ans lors de l'entrevue qu'elle a accordée à *La Presse* dans une suite d'un hôtel de Los Angeles. Un album illustré où l'Alexander du titre, imaginé par Judith Viorst, était seul à traverser cette journée pire que toutes. Pour faire passer le court récit à l'écran, une famille a été ajoutée au garçon. Et tout le monde va écopier.

Au départ, Papa (Steve Carell), en chômage, se prépare à une entrevue pour un emploi. Maman (Jennifer Garner) pourrait avoir une importante promotion à la maison d'édition où elle travaille. Alexander (Ed Oxenbould) est heureux à l'idée

de célébrer son 12^e anniversaire. Anthony (Dylan Minnette) va passer son permis de conduire et aller au bal de fin d'études avec la belle (mais capricieuse) Celia (Bella Thorne). Bébé Trevor regarde tout ça avec la sagesse et la placidité de ses quelques mois.

Et pour Emily, ce sera la première de *Peter Pan*, à l'école, où elle fera son entrée (dans tous les sens du terme) vers la gloire. « Elle est très théâtrale. Elle veut être actrice, mais attention, plus que ça: elle sera le meilleur Peter Pan ayant jamais existé sur une scène », dit Kerris Dorsey qui, pour créer le personnage, a invoqué la fillette qu'elle a déjà été.

« À deux ans et demi, j'ai commencé à dire que je voulais devenir actrice. Comme ma sœur [Justine, de trois ans son aînée], je voulais un jour être « là-dedans », fait-elle en montrant du doigt l'écran de la télévision. Emily est animée d'une ferveur semblable « et c'est tellement

agréable de jouer quelqu'un qui est comme ça, passionné, alors qu'aujourd'hui, l'attitude générale est: "Oh, je suis bien trop cool pour me laisser aller comme ça" ».

Au fil du film, alors qu'approche la première représentation du fameux *Peter Pan*, Emily affiche tous les symptômes du rhume. Qu'elle tente de traiter en absorbant des doses massives de médicament.

Et l'aventure, pour la jeune comédienne qui est aussi auteure-compositrice-interprète, ne s'est pas terminée avec la fin du tournage: un jour, le réalisateur Miguel Arteta lui a téléphoné pour lui proposer d'écrire une chanson pour le film. Elle l'a fait, avec sa sœur, ça s'intitule *Best Worst Day Ever*, et ça accompagne le générique de fin du long métrage.

Bref, une expérience formidable, pour elle, que cette « meilleure pire journée ».



Kerris Dorsey, dans le rôle d'Emily.

PHOTO DISNEY

MEN, WOMEN & CHILDREN / JASON REITMAN

Tendre un miroir

Jason Reitman assure qu'il lit moins que ce que les gens pensent. Mais quand [je] trouve « un auteur qui formule parfaitement les questions que je me pose, je suis plus que disposé et heureux de voler ses idées », a-t-il indiqué, souriant, lors de l'entrevue accordée à *La Presse* pendant le Festival du film de Toronto.

SONIA SARFATI
TORONTO

C'est exactement ce qui s'est passé quand il a lu *Men, Women & Children* de Chad Kultgen. « J'avais lu ses autres livres et dans celui-ci, j'ai aimé son approche de l'internet: directe, très franche et qui ne porte pas de jugement. »

Plusieurs destins se croisent dans ce roman choral qui, devenu long métrage, met en vedette une troupe composée d'acteurs d'expérience (Jennifer Garner, Adam Sandler, Rosemarie DeWitt, etc.) et de jeunes venus ayant plus ou moins de métier (dont Ansel Elgort, qui a récemment fait merveille dans *The Fault in Our Stars*).

Le film suit ces adolescents et leurs parents dans leurs tentatives d'avancer dans la vie et de se trouver, à l'heure où la technologie a transformé les communications, les relations, la perception de soi, la vie amoureuse, alouette! Au programme: infidélité, dépendance à la pornographie, anorexie, recherche de la gloire, culture du jeu vidéo. Autant de thèmes qui auraient pu être exploités il y a 10 ou 20 ans. « La grande différence, aujourd'hui, c'est l'accessibilité »,

souligne Jason Reitman. C'est ce que (dé)montre *Men, Women & Children*.

« Nous possédons tous ces boîtes magiques qui nous permettent d'explorer facilement les zones de lumière et d'ombre que l'on a tous en nous », poursuit celui dont la fille va bientôt avoir 8 ans et qui, il l'admet, est terrifié par tout ce qui se trouve à portée de ses doigts.

« Je frémis chaque fois qu'elle me demande un téléphone. À 12 ans, je roulais à vélo jusqu'au kiosque à journaux, j'attrapais un magazine *Mad*, je l'ouvrais, j'y insérais un *Penthouse* et j'avais quelques minutes pour mémoriser ce que je voyais. Maintenant, à 10 ans, vous allez sur l'internet et vous trouvez des réponses à toutes les questions que vous vous posez... et même à celles que vous ne vous posez pas encore. Le pire début de conversation, aujourd'hui, c'est quand votre enfant arrive et dit: « P'pa, j'ai vu quelque chose sur l'internet... » Il vaut mieux être préparé à avoir des discussions difficiles. »

Et à donner des réponses. Essayer, en tout cas. Chose que le cinéaste et sa scénariste Erin Cressida Wilson n'avaient pas l'intention de faire ici. Leur but était plutôt de tendre un miroir à la société, de présenter un reflet de la situation actuelle.



Jason Reitman, sur le plateau de *Men, Women & Children*, avec les actrices Katherine Hughes et Elena Kampouris.

PHOTO PARAMOUNT

« Je ne veux pas être perçu comme quelqu'un qui apporte ou qui possède des réponses. Ce serait présomptueux de ma part. Et puis, ce peut parfois être la raison de faire un documentaire, mais pas une fiction », explique celui qui, de toute manière, s'intéresse avant tout aux gens: « Pour moi, *Thank You for Smoking* ne traitait pas de la cigarette ni *Junjo* de la grossesse adolescente. J'ai été interpellé par les protagonistes de ces histoires. »

En ce qui attrait à *Men, Women & Children*, avec lequel il retourne à cet humour grinçant et ce ton en équilibre entre le drame et la comédie qu'il avait délaissés le temps de *Labor Day*, les protagonistes en question étaient nombreux. Il les a installés à Austin, les vétérans ne venant que pour de courtes périodes, au besoin – « mais c'est énorme pour moi que tous ces acteurs aient accepté de faire partie d'un « ensemble »: Jennifer Garner et Adam Sandler n'ont pas besoin de ça »,

Les jeunes, eux, sont restés sur place pendant tout le tournage. Avec deux directives de Jason Reitman: « Tant que vous êtes ici, ne vivez pas sur Twitter et ne sortez pas les uns avec les autres. » Bref, black-out sur les médias sociaux et sur les amourettes.

« Dès le premier jour, je les ai pris à part et je leur ai dit: « Vous êtes huit, vous allez vivre une expérience spéciale et votre instinct va vous pousser à mettre des trucs sur Twitter et Instagram. Je vous encourage à ne pas le faire. Vivez cela pour vous-mêmes et personne d'autre. Dans 10 ans, vous me remercirez », raconte le cinéaste. À qui on a obéi. Parce qu'il savait de quoi il parlait: « Après *Junjo* et *Up in the Air*, j'ai répondu à tellement de questions que j'ai dû vraiment chercher pour me rappeler des choses que je n'avais partagées avec personne. Je n'en ai pas trouvé. Ça m'a attristé. »

CINÉMA

La poupée qui fait non

ANNABELLE

★★

Drame d'horreur de John R. Leonetti. Avec Annabelle Wallis, Ward Horton, Alfre Woodard. 1h38.

ALEKSI K. LEPAGE

COLLABORATION SPÉCIALE

Annabelle est laide, objectivement hideuse. Cette horrible et abominable poupée qu'on dirait sortie du grenier malsain de quelque maison hantée a pourtant une grande valeur sentimentale dans le cœur de Mia, jeune épouse enceinte qui vient d'emménager avec son brave et pieux mari dans la jolie maison d'une banlieue cossue. Petit couple exemplaire, propre, qui va à la messe.

Un soir, les tourtereaux seront terrassés à domicile par deux psychopathes sanguinaires, adeptes d'une secte satanique: les monstres seront abattus, Mia échappera de justesse à la mort, se rétablira, le couple déménagera, le bébé naîtra et la poupée prendra, comme on dit, le bord des vidanges. Pas pour longtemps: l'affreux jouet sera récupéré, et après une douzaine de manifestations paranormales particulièrement traumatisantes, Mia finira par comprendre que cet inquiétant

pantin est possédé par Satan lui-même et ses démons, lesquels n'ont pour dessein que de voler l'âme de l'innocent bambin.

On se demande un peu quel diabolin a poussé les producteurs à investir dans ce film d'épouvante désespérément conventionnel, de facture statique, d'un sérieux embarrassant, au scénario daté et aux effets convenus (bien que de rares scènes soient vraiment efficaces et que la musique originale nous tienne toujours en alerte). La modestie relative du budget (5 millions) n'explique ni n'excuse le manque d'imagination. Conçu comme une sorte d'antépisode du *Conjuring* de James Wan sorti l'an dernier (Wan agit d'ailleurs ici à titre de producteur) et réalisé par un certain John R. Leonetti, *Annabelle* met en vedette un paquet d'acteurs de la télé américaine et ne méritait peut-être pas une sortie en salle.

Ce n'est pas si mauvais, mais formaté, emballé, pré-cuit, oubliaable, déjà offert au rabais. Dans le genre «les portes se ferment toutes seules, j'entends des bruits bizarres et il y a une petite fille au fond du corridor», on lui préférera les *Paranormal Activity*, qui ont le mérite du minimalisme, *Sinister*, *Insidious* ou *The Grudge*. À voir sur Netflix dans deux semaines.



PHOTO FOURNIE PAR WARNER BROS.

Annabelle Wallis et Ward Horton dans *Annabelle*

PHOTO A-Z FILMS

Vanessa Paradis, au centre, dans *Sous les jupes des filles*, première comédie réalisée par Audrey Dana, qui joue elle-même un des 11 rôles du film.

Obsédées, névrosées, et surtout stéréotypées

SOUS LES JUPES DES FILLES

★★

Comédie d'Audrey Dana. Avec Isabelle Adjani, Laetitia Casta, Audrey Dana, Vanessa Paradis. 1h56.

SILVIA GALIPEAU

On l'attendait de pied ferme, cette comédie. Il faut dire que la bande-annonce était très accrocheuse, avec sa distribution (de Laetitia Casta à Vanessa Paradis, en passant par Isabelle Adjani), ses coups de gueule bien sentis, clin d'œil et autres sous-entendus coquins, bien féminins. Bref, ce *Sex and the City* version parisienne promettait.

Mais déception. Car les répliques les plus cinglantes du film sont précisément

celles de la bande-annonce. Le reste, comique, certes, quoique parfois vulgaire (ce tampon ensanglanté en guise d'introduction, était-ce vraiment nécessaire?), est surtout archistéréotypé. Bref, un vrai coït interrompu... (pardonnez le parallèle, pourtant très, très approprié).

Car c'est précisément de cela qu'il est ici question, tout du long. Des femmes, et de leur obsession numéro un: le sexe. D'où le titre, *Sous les jupes des filles*, alors que le film, pour la petite histoire, devait originellement s'appeler *Homosapienne*. Mais cela sonnait apparemment trop documentaire...

Pour son premier long métrage, Audrey Dana (qui joue elle-même le sale rôle de la maîtresse) a donc réuni 11 femmes, aux traits éclatés: la femme de carrière (une

Vanessa Paradis froide et antipathique à souhait), la femme ménopausée (une Isabelle Adjani qui refuse obstinément de vieillir), la mère épuisée qui rêve de retrouver sa féminité, la frustrée, l'obsédée, le cocufiée, etc.

S'il est certes cocasse de découvrir une Laetitia Casta en grande romantique un peu coincée (avec ses troubles digestifs divers), et surtout la douce vengeance de la mère cocufiée (une Marina Hands étonnamment forte et convaincante), la plupart des personnages sont toutefois beaucoup trop clownesques pour être crédibles. Ou attachants.

Et comble de la déception: au lieu du destin coquin de femmes libérées et fières de l'être, *Sous les jupes des filles* se termine dans le plus grandiose cliché.

PAROLES D'ACTEUR

HOLLYWOOD EST « UN BORDEL », S'INDIGNE JOHN CUSACK

Il y a longtemps que l'acteur de 48 ans cherchait à vider son sac. Il a trouvé l'occasion idéale en faisant la promotion de *Maps to the Stars*, le dernier film de David Cronenberg qui se présente comme une satire acide de Hollywood. En entrevue à un quotidien britannique, Cusack a comparé l'industrie à « un bordel qui rend les gens fous ». Il condamne en particulier l'obsession de plus en plus malsaine pour la jeunesse. « Il me reste encore 15, 20 ans avant qu'on me dise que je suis trop vieux. Mais pour les femmes, c'est brutal. J'ai des amies actrices qui se font envoyer paître à 29 ans. Les producteurs ne cherchent qu'à ouvrir une nouvelle boîte de gamineries sexy de 22 ans. Ça devient presque de la porno juvénile », s'insurge-t-il.

—Jozef Siroka
Source: *The Guardian*

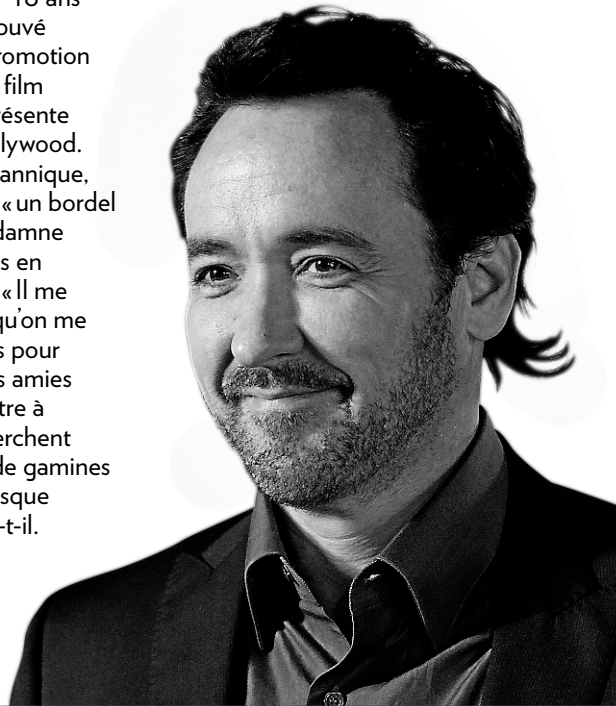


PHOTO LA PRESSE CANADIENNE

CASTING

ISABELLE HUPPERT VEUT SA VENGEANCE

Après huit ans d'absence, le réalisateur de *Basic Instinct* et de *Robocop*, Paul Verhoeven, s'apprête à adapter *Oh...* de Philippe Djian, l'histoire d'une femme victime d'un viol le jour de Noël qui jure de se venger de son agresseur. C'est nulle autre qu'Isabelle Huppert qui interprétera la protagoniste, Michelle, décrite comme une femme libérée et moderne. *Oh...* sera le premier film en langue française du cinéaste de 76 ans, qui a commencé sa carrière aux Pays-Bas, avant de prendre d'assaut Hollywood dans les années 80-90. Le distributeur Arte parle d'un portrait de femme « dans lequel on retrouve la verve, la violence, l'énergie vitale et les talents de satiriste de l'auteur de *Spetters* », en référence à son film de motards néerlandais sorti en 1980. Le tournage débutera en janvier, à Paris.

—Jozef Siroka
Source: *Cineuropa*



PHOTO REUTERS

PALMARÈS DES FILMS QUÉBÉCOIS

RECETTES

RANG	TITRE	WEEK-END (\$)	CUMULATIF (\$)
1	<i>Mommy</i>	222 353	991 141
2	<i>1987</i>	19 333	2 357 690
3	<i>Qu'est-ce qu'on fait ici?</i>	2311	2311
4	<i>Tu dors Nicole</i>	989	140 996
5	<i>2 temps 3 mouvements</i>	875	875

Recettes brutes (avec taxes), compilées en dollars canadiens (\$CAN)
Toute reproduction partielle ou totale est interdite à moins d'une autorisation spéciale. © 2014 Cineac inc.

LA PRESSE +

ELEVATION PICTURES

Remstar

VOUS INVITENT À GAGNER
L'UN DES 50 LAISSEZ-PASSER DOUBLES
POUR LA PREMIÈRE DU FILM

LE FILM
LE PLUS EXPLOSIF
DE L'AUTOMNE
BUZZFEED

★★★★★
UN THRILLER GÉNIAL
THE GUARDIAN

JAKE GYLLENHAAL
OFFRE LA MEILLEURE
PERFORMANCE DE
SA CARRIÈRE
SCENECREEK.COM

JAKE GYLLENHAAL

LE RÔDEUR

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR DAN GILROY

JEUDI LE 23 OCTOBRE À 19H CINEPLEX QUARTIER LATIN (350 RUE EMERY)
POUR PARTICIPER, COMPLÉTEZ LE FORMULAIRE SUR LA PAGE CONCOURS
EN VISITANT: REMSTARFILMS.COM

50 gagnants mériteront un laissez-passer double pour la première du film. Les gagnants seront avisés par courriel. Une seule participation par personne par adresse. Règlement disponible sur demande. Tirage le 10 octobre. Valeur totale des prix: 1 000 \$

AU CINÉMA DÈS LE 31 OCTOBRE

f YouTube RemstarFilms

CINÉMA KILL THE MESSENGER

CINQ GRANDS FILMS SUR LE JOURNALISME



All the President's Men (1976)
Alan J. Pakula

À peine quatre ans après le scandale du Watergate, qui a entraîné la démission du président Nixon, Alan J. Pakula porte brillamment à l'écran le livre des journalistes Carl Bernstein et Bob Woodward. Dustin Hoffman et Robert Redford prêtent leurs traits aux deux célèbres reporters du *Washington Post*.



Network (1976)
Sidney Lumet

Network sort la même année qu'*All the President's Men*. Il s'agit cette fois d'une satire féroce – et prémonitrice – sur les périls de l'infospéciale. Réalisé par le grand Sidney Lumet, ce film relate l'histoire d'un chef d'antenne au bout du rouleau (Peter Finch – Oscar du meilleur acteur), qui annonce à ses téléspectateurs son suicide en direct.



Broadcast News (1987)
James L. Brooks

Sans être aussi féroce que *Network*, *Broadcast News* dénonce aussi, sous couvert de comédie, les travers dans lesquels s'engagent les journaux télévisés. William Hurt est formidable dans le rôle d'un chef d'antenne embauché uniquement pour son apparence, et Holly Hunter l'est tout autant dans le rôle de sa productrice.



Good Night and Good Luck (2005)
George Clooney

À l'occasion d'un hommage qu'on lui rend en 1958 au cours d'un dîner offert par une organisation professionnelle, le présentateur Edward R. Murrow (excellent David Strathairn) se lance dans un long plaidoyer sur l'intégrité journalistique. À partir de cet exposé, dans lequel le journaliste dit s'inquiéter du virage commercial que semble vouloir emprunter le monde de l'information, Clooney construit un récit captivant.



Frost/Nixon (2008)
Ron Howard

Excellente adaptation de la pièce à succès de Peter Morgan (*The Queen*). Frank Langella et Michael Sheen reprennent ainsi les rôles qu'ils ont déjà créés à la scène. Comme son titre l'indique, *Frost/Nixon* est inspiré d'une interview surprenante qu'avait accordée l'ancien président des États-Unis Richard Nixon à David Frost après des années de silence.



Jeremy Renner incarne Gary Webb, un journaliste du *San Jose Mercury News* qui découvre des liens entre les rebelles du Nicaragua, la CIA et les trafiquants de drogue de Los Angeles.

JEREMY RENNER

Hommage au journalisme d'enquête

MARC-ANDRÉ LUSSIER
LOS ANGELES

Même s'il roule sa bosse depuis maintenant une vingtaine d'années, Jeremy Renner fut véritablement révélé au monde grâce à *The Hurt Locker*. En 2010, ce film « cendrillon » a valu à Kathryn Bigelow l'Oscar de la meilleure réalisation. Renner a de son côté obtenu sa première nomination dans la catégorie du meilleur acteur. Depuis, le comédien s'est principalement distingué dans des films d'action. De *Mission: Impossible à The Avengers*, en passant par les nouvelles aventures de *Jason Bourne*, Renner fait valoir son intensité en imposant un style différent, moins typé. Il est par ailleurs aussi sollicité par les auteurs. L'an dernier, l'acteur était de la distribution d'*American Hustle* (David O. Russell) et de *The Immigrant* (James Gray).

Le rôle de *Kill the Messenger* lui fut offert pendant qu'il était en train de tourner *The Avengers*.

« La lecture du scénario m'a complètement captivé, a-t-il raconté récemment au cours d'une rencontre de presse tenue à Los Angeles. J'adorais d'une part le fait que cette histoire soit vraie, et qu'elle ait pour cadre le monde du journalisme. Je ne connaissais pas l'existence de cette histoire ni celle de Gary Webb, et pourtant, tout cela s'est passé non loin de l'endroit où j'ai grandi! »

En 1996, Gary Webb, journaliste lauréat d'un prix Pulitzer, a publié dans le *San Jose Mercury News* une série d'articles dans lesquels il révélait, après une vaste enquête, les liens étroits existant entre la CIA et des rebelles nicaraguayens (les Contras), eux-mêmes directement financés par des trafiquants de drogue du quartier South Central à Los Angeles.

Défié par les autorités, mais aussi par des journaux de Los Angeles, frustrés de s'être fait « scooper » par un journal « de province » à propos d'une histoire qui se passait dans leur cour, le journaliste a fini par craquer. Sa fin, tragique, fait encore aujourd'hui l'objet de certaines suppositions, bien que la thèse du suicide ait été officiellement retenue.

Un beau rôle

Tiré de deux ouvrages (*Kill the Messenger* de Nick Schou et *Dark Alliance* de Gary Webb), le scénario du film a été écrit par Peter Landesman. Ce dernier, lui-même journaliste, a en outre écrit (et réalisé) *Parkland* l'an dernier. La réalisation de *Kill the Messenger* a toutefois été confiée à Michael Cuesta, surtout connu jusqu'à maintenant

pour avoir signé plusieurs épisodes de la série *Homeland*. En sa qualité de producteur, rôle qu'il assume pour une toute première fois, Jeremy Renner a pu choisir lui-même les artisans du film.

« Une fois les gens choisis, je me suis quand même surtout concentré sur mon travail d'acteur, précise-t-il. Sur ce plan, j'ai eu droit à un beau rôle. Vraiment. Évidemment, quand on doit se glisser dans la peau d'une personne qui a réellement existé, et dont l'histoire est récente, ça peut devenir plus délicat. »

Renner a ainsi pu parler à des gens directement impliqués dans l'histoire, parmi lesquels des intimes de Gary Webb.

« J'ai notamment parlé à son ancienne femme, explique l'acteur. La famille était d'ailleurs très disponible. Elle était prête à nous donner accès à beaucoup de matériel. J'ai quand même préféré ne pas entrer trop dans la sphère intime ni utiliser des objets qui lui auraient appartenu. Je ne me serais pas senti à mon aise. »

Des zones sombres

Au-delà de l'enquête journalistique, *Kill the Messenger* explore aussi la psyché d'un homme prêt à tout pour faire éclater la vérité au grand jour. Peter Landesman estime d'ailleurs qu'il faut être plutôt « électron libre » pour exercer le métier de journaliste spécialisé dans les enquêtes. De surcroît, Webb

possédait un côté plus sombre dans lequel l'acteur n'a eu d'autre choix que de s'engouffrer.

« Il m'est plutôt difficile d'en parler, car j'ai moi-même été aux prises avec des épisodes dépressifs à une certaine époque, confie l'acteur. Des idées très noires m'ont déjà traversé l'esprit. Je sais ce qu'est ce sentiment et ce qu'on ressent à l'intérieur. Si j'avais moi-même été coincé de la même manière que Gary, qui sait ce que j'aurais fait? »

Jeremy Renner voit toutefois une différence énorme entre l'époque – pas si lointaine – dans laquelle cette histoire s'est déroulée et la nôtre.

« Aujourd'hui, tout se sait très vite, fait-il remarquer. Les Julian Assange et Edward Snowden de ce monde peuvent utiliser les réseaux sociaux pour révéler instantanément au monde entier le fruit de leurs découvertes. Au milieu des années 90, l'internet existait bien sûr, mais il n'avait pas la même puissance. À mes yeux, ce film constitue un hommage au bon journalisme d'enquête. Je suis d'ailleurs convaincu qu'il existe encore de grands journalistes dans ce domaine, mais ils ont de moins en moins l'occasion de se faire valoir dans les médias, on dirait. Or, nous n'en avons jamais eu autant besoin! »

Kill the Messenger prend l'affiche le 10 octobre. Les frais de voyage ont été payés par eOne/Films Séville.

VINCENT CASSEL LÉA SEYDOUX ... ANDRÉ DUSSOLLIER

★★★★★ METRO ★★★★★ UN DIVERTISSEMENT HAUT DE GAMME TFI NEWS ★★★★★ LE PARISIEN

★★★ QUELQUE PART ENTRE DISNEY ET MIYAZAKI LE MONDE ★★★★★ TOUTE LA MAGIE DU CONTE TELE 7 JOURS

PRODUIT EN PARTIE AU QUÉBEC

LA BELLE ET LA BÊTE

UN FILM DE CHRISTOPHE GANS

AU CINÉMA DÈS LE 10 OCTOBRE

11 ACTRICES RECONNUES... UNE RÉALISATRICE... 1.3 MILLIONS D'ENTRÉES!

★★★★★ « VOILÀ UNE FORMIDABLE COMÉDIE... » LE PARISIEN

ADJANI BELAÏDI CASTA DANA FERRIER FLEUROT HANDS NAKACHE PARADIS TAGLIONI TESTUD

ELLE ★★★★★ ÉCRAN LARGE

SOUS LES JUPES DES FILLES

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA Bonal CINÉMA GOUTIERRE QUARTIER LATIN

STE-ADELE COLLOSSUS L'AVATL BOUCHERVILLE

EN ATTENTE DE CLASSEMENT

CINÉMA *LA BELLE ET LA BÊTE*

IMAGE FOURNIE PAR NIAGARA FILMS

Christophe Gans a voulu revenir aux racines françaises du conte *La Belle et la Bête*, écrit par Gabrielle-Suzanne de Villeneuve en 1740.

ENTREVUE AVEC CHRISTOPHE GANS

Conte classique et moderne

Apôtre de l'hybridation et du mélange des genres, Christophe Gans a choisi de porter à l'écran l'une des œuvres les plus célèbres du répertoire classique français. Léa Seydoux et Vincent Cassel sont les vedettes de cette nouvelle version, visuellement splendide, de *La belle et la bête*.



MARC-ANDRÉ LUSSIER

Quand son film est sorti en France, au beau milieu de l'hiver dernier, Christophe Gans (*Le pacte des loups*) s'attendait à presque tout. Un élément tout à fait inattendu lui a pourtant échappé. Il est certain qu'en portant à l'écran une nouvelle fois le conte classique *La Belle et la Bête*, il s'attirait les inévitables comparaisons avec la version de Jean Cocteau, véritable chef-d'œuvre cinématographique réalisé il y a maintenant près de 70 ans.

« Or, indique le cinéaste au cours d'une interview accordée à *La Presse*, certaines personnes en France m'ont demandé pourquoi j'avais voulu faire un remake du dessin animé de Walt Disney! J'avoue en avoir été chagriné. Je ne m'attendais pas du tout à cela. C'est dire qu'il y a des gens en France qui ignorent l'origine de cette histoire bien française, qui ne connaissent pas Jean Cocteau et qui ne savent pas que le poète en a fait un chef-d'œuvre avec un acteur nommé Jean Marais. Bref, je me suis retrouvé devant un phénomène que j'ai encore du mal à envisager. Pour beaucoup de gens, enfin peut-être, mon film n'est qu'une adaptation en français d'un film de Walt Disney! »

Faire honneur à la culture d'origine

Aux yeux du cinéaste, il n'y a pourtant pas plus français que ce conte mythique qui apparut en France sous la plume de Gabrielle-Suzanne de Villeneuve en 1740. Même s'il ne s'insurge pas du tout contre l'idée de tourner des films dans une autre langue (il l'a déjà fait deux fois: *Crying Freeman* et *Silent Hill*), Christophe Gans estime que certaines œuvres doivent impérativement faire honneur à leur culture d'origine. Dans le contexte actuel, il trouve pourtant cette profession de foi plus difficile à tenir.

« Les choses ont changé en très peu de temps, fait-il remarquer. À l'époque du

Pacte des loups, qui remonte à 2001, faire un film de genre ambitieux de langue française constituait un avantage sur le plan international. Aujourd'hui, le contexte n'est plus du tout le même. Le travail de sape fait par Hollywood a réellement porté ses fruits. La globalisation culturelle est bien en marche. Avec *La Belle et la Bête*, nous sommes allés dans toutes les villes d'Europe pour promouvoir le film. J'ai pu constater que partout où l'on va, les mêmes productions hollywoodiennes sont à l'affiche.

« À l'époque où j'étais journaliste et que je partais en reportage dans des villes étrangères, je me faisais une joie d'aller voir des films locaux que je n'aurais pas pu voir ailleurs. Aujourd'hui, aussi loin que je puisse aller, même en Chine, les mêmes titres sont repris partout. Nous sommes aujourd'hui dans un cinéma industriellement conçu de façon globale. Il va falloir mettre beaucoup d'efforts si on veut conserver nos particularismes. »

En attendant de pouvoir passer à la réalisation, Christophe Gans a en effet été critique et journaliste de cinéma. Il

dans le pastiche. Le post-modernisme peut parfois basculer vers son versant "ricanant". J'essaie d'éviter cela. Mes films restent quand même sérieux. J'ai un rapport sentimental au cinéma, voire romantique. »

Une proposition magnifique

Aussi n'a-t-il pas hésité à choisir *La Belle et la Bête* quand un producteur l'a approché pour porter à l'écran une œuvre classique de son choix, puisée dans la littérature française.

« J'ai trouvé cette proposition magnifique, commente le cinéaste. J'ai d'abord remué plein de choses parce que le répertoire est vaste. Et très riche. Quand je leur suis revenu avec l'idée d'une adaptation de *La Belle et la Bête*, Jérôme Seydoux, le grand patron de Pathé, m'a demandé si j'avais peur de m'attaquer à un tel monument. J'ai dit non. Il est vrai que Cocteau en a fait l'un des plus beaux films de l'histoire du cinéma français, il y a maintenant près de 70 ans. Je l'ai vu une première fois quand j'étais enfant. J'ai grandi avec ce film. Chaque fois que je le revoyais, je découvrais toujours

« Il est vrai que Cocteau a fait [de *La Belle et la Bête*] l'un des plus beaux films de l'histoire du cinéma français, il y a maintenant près de 70 ans. J'ai grandi avec ce film. Chaque fois que je le revoyais, je découvrais toujours de nouvelles interprétations. » — le réalisateur Christophe Gans

a en outre fondé Starfix. Consacré au cinéma de genre, le magazine a vécu une douzaine d'années. Son premier long métrage, *Crying Freeman*, faisait en outre écho à l'esprit de la revue. Dont l'approche était inédite en France.

« En fait, mon premier long métrage était un hybride entre le cinéma romantique, le suspense hitchcockien et les films d'action de Hong Kong, expliquait-il. J'ai ensuite pu faire *Le pacte des loups*, lequel, en terme de genres, était comme un grand buffet où l'on trouve de tout. Quentin Tarantino a emprunté une voie similaire et il a poussé le concept de l'hybridation jusqu'au maximum. Le danger, cependant, est de tomber

de nouvelles interprétations. J'ai compris que ce film n'était pas bouclé sur lui-même. Surtout par rapport au texte original. Cocteau a fait son travail de poète. Il a sélectionné les choses qui lui plaisaient et en a laissé pas mal d'autres de côté. J'ai donc essayé de m'engouffrer dans les travées qu'il avait laissées en friche, notamment par rapport au passé de la bête. »

Tourné en Allemagne, sur les plateaux des célèbres studios de Babelsberg, le film est entièrement fabriqué en extension numérique. À cet égard, la postproduction du film a eu lieu à Montréal, sous la direction de Louis Morin, superviseur des effets numériques et

UNE POSTPRODUCTION FAITE À MONTRÉAL

Bien que, dans les faits, *La Belle et la Bête* soit une coproduction entre la France et l'Allemagne, l'expertise québécoise en matière d'effets numériques a largement été mise à contribution. Christophe Gans a en effet tenu à ce que les effets visuels soient supervisés par le Montréalais Louis Morin. « Au départ, nous avons même songé un moment à venir tourner le film ici, expliquait le cinéaste la semaine dernière. Mais nous avons finalement choisi les studios de Babelsberg en Allemagne, car il s'agit d'un vaste endroit à l'ancienne où l'on peut changer les plateaux rapidement. En tant que cinéphile, il y avait aussi un rapport très sentimental. Marcher sur la dalle sur laquelle Fritz Lang a marché aussi, c'est très émouvant! » La postproduction de ce film fabriqué entièrement en extension numérique s'est toutefois déroulée à Montréal. « Mis à part la scène du naufrage au début, tous les effets ont été réalisés par des Québécois. J'ai choisi Louis, car il avait fait un travail formidable pour le film de Jaco Van Dormael *Mr. Nobody*. J'ai donc recréé le tandem du film de ce film: Christophe Beaucarne est à la direction photo et Louis Morin aux effets visuels. Comme je leur faisais entièrement confiance, à l'un comme à l'autre, il était tout naturel que la postproduction du film soit faite sous la supervision de Louis, chez lui, dans sa ville, avec ses équipes. On peut donc dire que tous les effets spéciaux de *La belle et la bête* sont québécois! »

— Marc-André Lussier

visuels. B « Mon ambition première était de faire de *La Belle et la Bête* une œuvre picturale qu'on regarde comme une série de tableaux », indique Christophe Gans.

Prochaine étape: adapter Jules Verne. Le cinéaste n'a pas encore fixé son choix sur une œuvre précise de l'auteur de *Cinq semaines en ballon*, mais il s'attardera sans doute à l'un de ses cycles d'aventures fantastiques.

« Et l'inspiration européenne sera très présente », assure-t-il.

La belle et la bête prend l'affiche le 10 octobre.

LES TROIS ADAPTATIONS LES PLUS CÉLÈBRES

La toute première adaptation cinématographique de *La Belle et la Bête* est produite par les frères Pathé en 1899, et réalisée dans la foulée de l'invention du cinématographe. Le conte a été adapté plusieurs fois, mais les trois versions les plus populaires restent sans doute celles-ci :



La Belle et la Bête (1946)
Jean Cocteau

Le poète s'inspire de la version du conte publiée en 1757 par Jeanne-Marie Leprince de Beaumont et en fait l'un des grands chefs-d'œuvre du cinéma. Avec Josette Day et Jean Marais.



Beauty and the Beast (1987)
Série télé

Pendant trois ans, le conte a été adapté pour une série télévisée américaine. Ron Perlman et Linda Hamilton sont les vedettes de cette production dont l'intrigue est transposée à New York dans les années 80.



Beauty and the Beast (1991)
Dessin animé

Le dessin animé des studios Disney obtient deux Oscars (meilleure trame musicale et meilleure chanson originale). Il devient aussi le tout premier film d'animation finaliste aux Oscars dans la catégorie du meilleur film de l'année.